

LE LIN

PAR

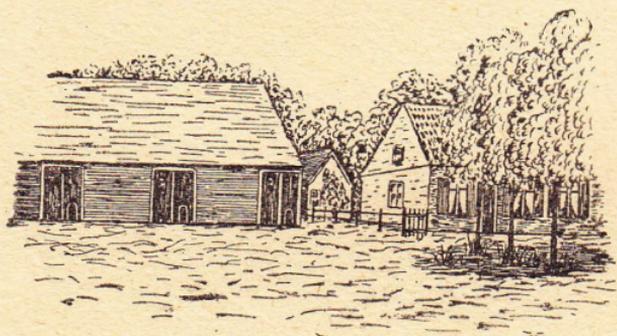
A. DUMOULIN

L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS.

1926

AUX CHAMPS.

Le fermier Dhondt s'était levé avant l'aube. Br!... quel froid!... il est vrai que l'on n'en était encore qu'aux premiers jours d'avril. Dhondt rehaussa le col de sa veste.



Une ferme des polders.

Il n'y avait pu tenir... «Hors du lit et dehors!... voir le temps qui s'annonçait,» telle avait été son idée.

— C'est donc qu'il allait en voyage? penseront sans doute mon jeune lecteur ou ma mignonne lectrice, qui eux aussi, un jour d'excursion, auront sauté du lit, bien avant l'heure, pour risquer un coup d'œil par la fenêtre, afin de s'assurer que le beau temps favorisait le plaisir si impatientement attendu.



Une ferme flamande.

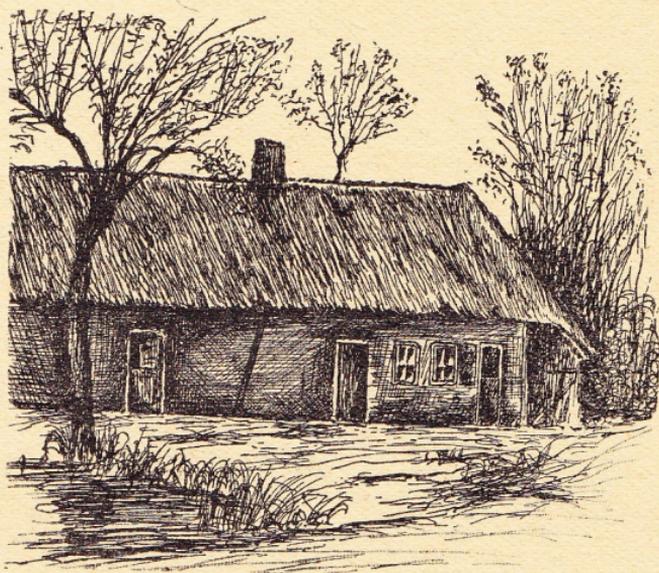
Eh bien, non! Le fermier Dhondt ne devait pas s'absenter... il avait devant lui un important travail et c'est pourquoi il tenait à s'assurer du temps qu'il allait faire.

— Il ne faut pas qu'il pleuve... ou qu'il vente ! se dit-il.

Il faisait encore nuit... pas une de ces nuits de four, mais on n'apercevait que les formes confuses des arbres et des haies ; et le soleil ne s'annonçait pas encore à l'horizon.

— Beau temps, beau temps, murmurait le fermier plein de joie, en se mettant à siffloter un refrain, qui bientôt se fit si éclatant, qu'un oiseau juché sur un poirier, s'effra et s'en fut en voletant.

Et le sire Chantecler bientôt se montra, lançant à tue-tête son claironnant cocorico ; pour sûr qu'il devançait légèrement l'heure, trompé, lui aussi, par les modulations joyeuses du fermier Dhondt.



— Bon temps ! répéta le campagnard. Pour les semailles, il n'y en a pas de meilleur.

Et c'était bien cela. Dhondt avait en tête de semer du lin ce jour là. L'excellent, le précieux lin dont la filasse se tord en fil, puis se tisse en nos belles toiles des Flandres.

La dernière semaine, des pluies constantes avaient détrem্পé les labourés. Puis le vent était venu, qui avait séché la terre, à la grande joie des paysans. La journée s'annonçait bonne aux semailles.

— Pourvu que le temps se maintienne ! sinon quelle dommage, avait dit la veille au soir la fermière, et la servante avait répété et le valet avait fait chorus.

— Non, non, pas de danger ! avait répondu Dhondt, le vent est fixé, le temps ne changera pas.

Tout de même son sommeil avait été agité ; il avait rêvé de nuages noirs et d'averses diluviennes accompagnées d'un vent du diable. Mais maintenant la paix s'était rétablie, le temps n'avait pas fléchi.

Sans tarder, toute la maisonnée fut sur pied et tous se réjouissaient, car les semailles du lin font époque chez les ruraux.

Le soleil en montant semblait rire lui aussi, et c'était comme s'il eût dit :

— En avant, les semeurs, et moi, je ferai de mon mieux pour faire croître votre lin.

Enfin Dhondt put se mettre à l'œuvre. Depuis longtemps déjà, il avait fait son choix parmi de la linette de première qualité et sa graine avait été soigneusement tamisée.

A l'arrière-saison, les terres avaient été profondément labourées ; après l'hiver, soigneusement nivelées, les meilleurs engrais généreusement distribués.

Dhondt sentait toute l'importance de ses fonctions lorsqu'arrivé sur la parcelle choisie, il se noua à la taille le sac aux semences. Sa femme, non loin de lui, le suivait du regard. Elle voulait assister au jet des premières graines.

D'une main qui tremblait, le fermier dessina le signe de la croix... et puis... comme si eux aussi, ils étaient émus... les premiers grains, décrivant une courbe solennelle, rejoignirent doucement la terre. L'œuvre auguste était commencée.

La main maintenant ferme, le cultivateur saisissait la semence, poignée par poignée, pour la répandre sur la terre fertile. Il avançait d'un pas mesuré et régulier afin d'éparpiller les grains bien également.



Ainsi la linière futensemencée d'abord dans sa longueur, puis de biais et enfin passée au rouleau.

C'était dorénavant au sol, au bon sol des Flandres, à s'occuper du reste. Il ferait germer la graine, puis



pousser la plante, qui dans son plein épanouissement se chargerait de récompenser le fermier de ses soins et de ses peines. Après un dernier coup d'œil jeté sur son champ, Dhondt reprit pensif et grave le chemin de la ferme.

* * *

Et la graine monta. Le champ verdit. Les pousses frêles et mignonnes, qui avaient si timidement risqué leur tête dans ce grand monde étrange qui est le nôtre, se développèrent doucement. Le soleil les baisait de ses rayons, la pluie étanchait leur soif, le zéphir les berçait mollement.

Mais d'autres herbes poussaient également entre les jeunes tiges : gourmands, elles accaparaient la nourriture. Cela ne pouvait être toléré ; aussi, le fermier Dhondt envoya-t-il toute une troupe de femmes pour débarrasser sa linière de toutes ces mauvaises herbes. Les sarcleuses s'agenouillaient prudemment ou, encore, s'étendaient à plat ventre sur le sol pour y travailler avec ardeur sous la surveillance de la fermière. De joyeux devis et des chansons alertes se répandaient à la ronde.

Après l'enlèvement des mauvaises herbes, le lin put se développer plus à l'aise, il grandit tant et plus et se couvrit bientôt de tendres fleurettes bleues.

Certain après-midi — l'on étouffait depuis le grand matin — le fermier Dhondt analysa soucieusement le ciel.

— Nous aurons de l'orage, dit-il à sa femme. Pourvu que la grêle ne s'en mêle pas !

Hélas ! si les grelons mauvais allaient atteindre le lin, ils détruiraient les plants encore tendres, ils briseraient les tiges trop jeunes ; ce serait le désastre !

De sombres nuages s'amoncelaient. Les vaches



وای که هرگز پخته! خانه او را در این راه دیدم



gagnaient anxieuses le bord des prairies. Les laboureurs se hâtaient vers les fermes.

Un silence de mort plane... pas une feuille ne bruit. Soudain une poussée de vent s'élance mugissante en chassant devant elle des tourbillons empruntés à la poussière des chemins.

Et la tempête se déchaîne. Le tonnerre roule son effrayant vacarme et ses coups formidables ébranlent par moments toute la maison en secouant les vitres à grand bruit. Le ciel, par moments, est comme une mer de feu.

Le fermier Dhondt en était tout pâle : non pas par crainte de l'orage, mais il pensait à sa linière. Oh ! si la grêle allait s'en mêler !

La pluie tomba. De grosses gouttes s'écrasaient contre les carreaux, formaient des flaques dans le verger ; des torrents se déversaient du toit de la grange.

— La grêle ! gémit le fermier. Il grêle, il grêle ! Et c'étaient en effet des grelons qui rebondissaient contre la vitre et sur le sentier de la ferme.

— Ils sont gros comme des œufs de pigeon ! cria le garçon de ferme consterné.

— Notre lin, notre lin ! se désolait Dhondt ; il est perdu.

Sa femme se mit à pleurer. La giboulée n'avait pas été longue, mais la chute de la grêle avait été violente. Le verger s'en trouvait tapissé tout de blanc. Déjà le grain s'éloignait et les roulements du tonnerre s'affaiblissaient.

Dhondt saisit hâtivement sa casquette. Vite, à la linière. Le champ se trouvait à un petit quart de lieue de la ferme. Peut-être?... on ne pouvait pas savoir!... les giboulées de grêle parfois, se localisent extrêmement. C'était à peine si Dhondt l'osait espérer, et pourtant, il se pouvait que là bas, il n'eût pas grélé !

Il régnait maintenant une délicieuse fraîcheur ; la nature entière se trouvait purifiée, mais le fermier ne s'en apercevait même pas.

Toutes ses idées se limitaient à son lin. Le campagnard, dans une course éperdue, pataugeait par l'eau et la boue... Là-bas était sa linière. Le cœur de Dhondt battait violemment. Son espoir croissait. Ici, pas de grelons !... Ici, pas de tapis blanc !

— Sauvés ! jubila-t-il. Sauvés !... Il n'a pas grélé, ici !

Le lin, bien sûr, s'était couché sous la pluie, mais les tiges n'avaient pas souffert et dès demain elles se redresseraient souples et sveltes...

Plein de joie, Dhondt retourna à la ferme. Et maintenant le parfum des fleurs et des haies lui était doux, et il aspirait avec délices l'air rafraîchi et purifié.

Dès l'entrée de la cour, il faisait à sa femme, parue sur le seuil, des signaux d'allégresse.

— Pas de grêle là-bas ! cria-t-il.

La peur était loin, la joie rentrait au logis.

* * *

Le lin a mûri. Le dessous des tiges a pris une couleur jaune. La récolte doit être faite.

Le fermier Dhondt engagea toute une escouade de journaliers, et c'était comme une petite armée qui, ce matin-là, se dirigeait joyeusement vers la linière.

— Est-ce chez Dhondt qu'on va tirer le lin ? dit l'un d'eux.

— Oui, da ! répondaient les autres en chœur.

Et cela recommençait sans cesse, avec parfois la variante :

— Travaillerons-nous beaucoup ?

— Oui, da !

Et de fait, hommes et femmes travaillaient ferme en chantant à remplir l'air de leurs chansons.

Les plantes s'arrachaient avec tiges et racines, qui étaient ensuite réunies en bottes et dressées en faisceaux, jusqu'à dessiccation complète.

La récolte terminée, il y eut fête à la ferme. La fermière Dhondt avait préparé un grand chaudron d'une bouillie de circonstance, « une soupe du lin » délicieuse à s'en lécher les doigts. Après le repas, la frairie continua par toute sorte de jeux et, tard dans la soirée, le verger, doucement baigné par des rayons de lune, résonnait encore aux intimes chansons sur le lin flamand.

Quelque temps après, un Monsieur vint à la ferme. Un Monsieur, certes, car il portait de beaux habits, un col et un chapeau ; mais il s'exprimait à la façon des paysans. Dhondt le connaissait et dit de bonne humeur :

— Entrez donc, le marchand. Pour sûr que vous en avez à mon lin.

— Justement, Maître Dhondt.

— L'avez-vous déjà examiné ? Du beau lin, croyez-moi ! du lin de toute beauté !

Le marchand se montra parcimonieux de louanges, car il s'agissait de débattre le prix. Cela n'allait pas fort, Dhondt en voulait trop et le marchand n'en offrait pas assez ; jusqu'à ce que finalement l'accord se conclût. Le lin était vendu et comme preuve, une branche verte fut fixée dans un des faisceaux.

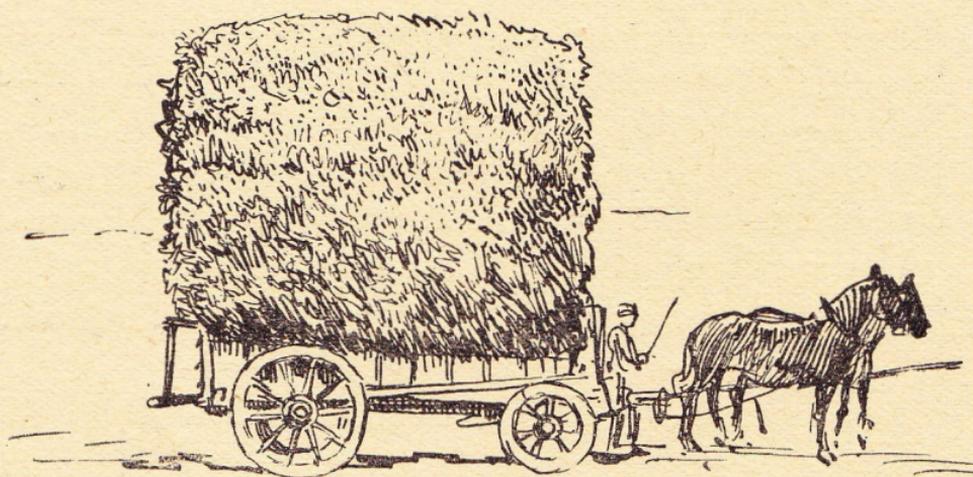
La tâche de Dhondt était accomplie. Il avait labouré, fumé, ensemencé et sarclé ; récolté... puis vendu.

II.

SUR LA LYS.

Les fleurs du lin, depuis longtemps flétries, avaient été remplacées par des cossettes à dix cellules, contenant chacune sa graine mignonne. Certes, la graine de

lin ou linette a son utilité, mais elle allait à part. Le marchand se préoccupait avant tout des tiges. Le lin est tiré entre des dents de fer ou, plus exactement, il est



L'écoassage.

écoassé. Et ainsi les cossettes aux grains sont arrachées. La graine de lin pressée donne de l'huile et le résidu, qui forme une pulpe grasse, se comprime en tourteaux. Malgré leur apparence, ceux-ci ne vous goûteraient pas, mais le bétail s'en régale avec avidité.

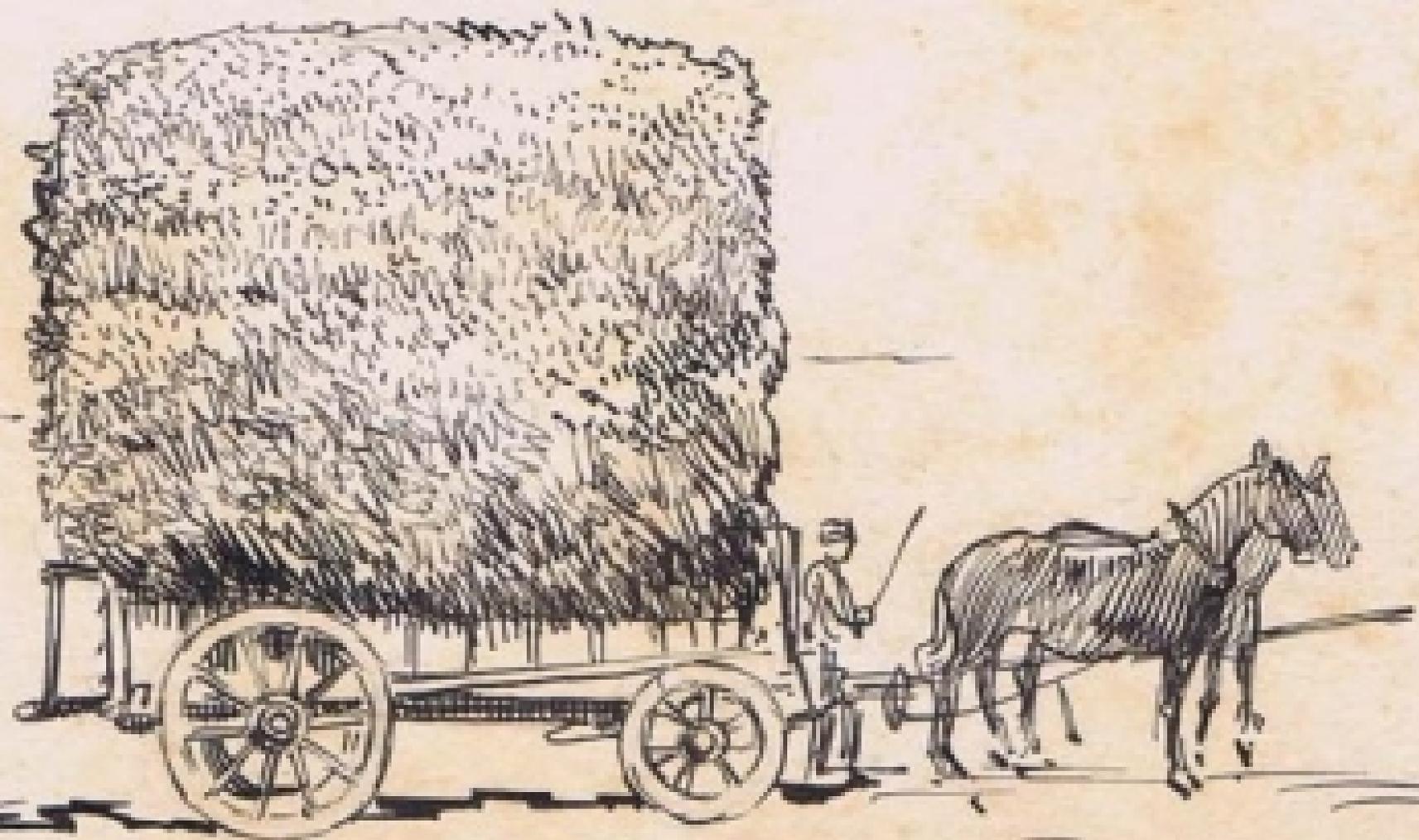
Cependant nous venons de déclarer que le marchand s'intéressait surtout aux tiges.

Dhondt avait chargé le lin sur de grands chariots pour le transporter jusqu'au canal désigné.

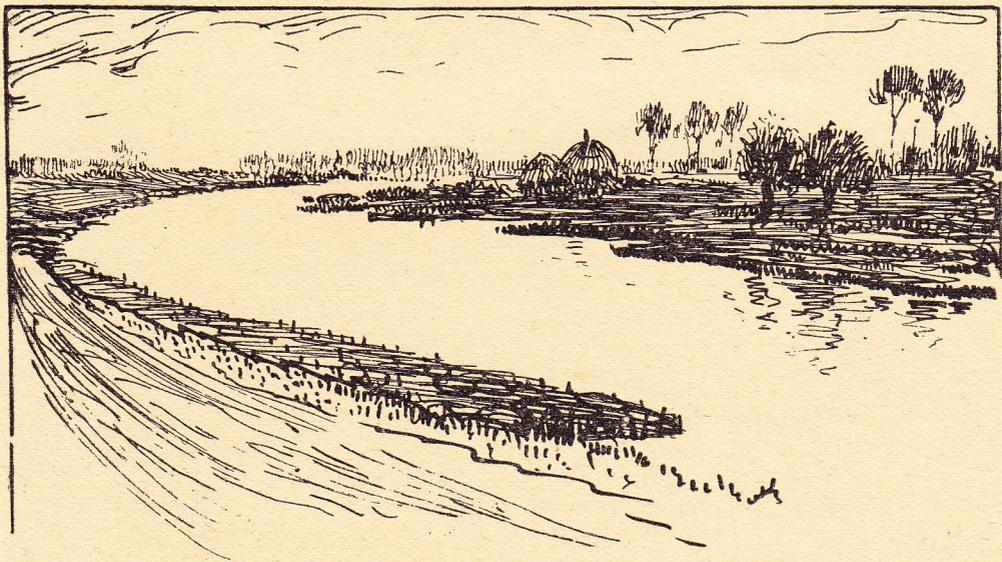
Ici une péniche attendait la marchandise pour l'amener jusqu'à Courtrai.

Ce pauvre lin allait être jeté à l'eau. Ecoutez bien pourquoi.

Les tiges du lin se composent d'une écorce ligneuse renfermant des fibres. Lesquelles fibres, après un traitement approprié, serviront à faire le fil de lin. Par le séjour des tiges dans l'eau, leur écorce pourrit (elle rouit) et les fibres se séparent, car la matière gluante qui les agglomère disparaît en grande partie.



Et si maintenant vous désirez encore savoir pourquoi on amène tout ce lin à Courtrai, on vous dira que c'est à cause de la Lys. La Lys, vous le savez du reste, prend sa source en France, non loin de Cassel, arrose en son parcours St-Vaast, Comines, Wervicq, Menin, Wevelghem, Bisseghem, Courtrai, Harlebeke, Wielsbeke, Beveren, Zulte, Olsene et Deynze, pour aller joindre à Gand ses eaux à celles de l'Escaut. Nous avons nommé toutes ces localités parce que leurs habitants vivent surtout du lin.



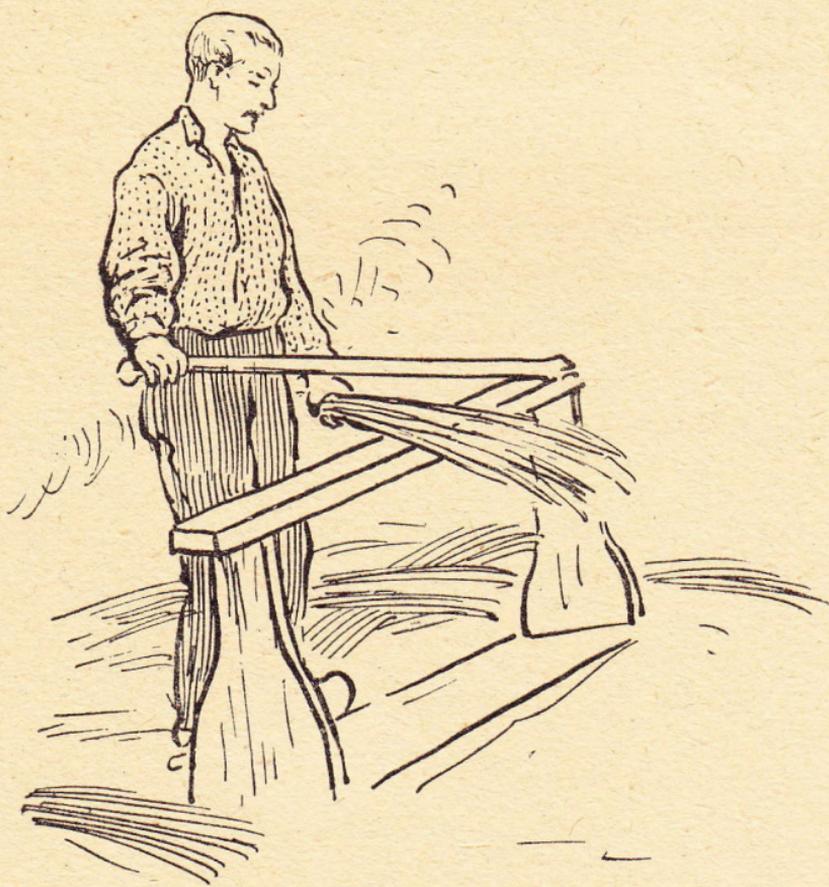
Or, la Lys, mieux que tout autre cours d'eau, rouit le lin. Le motif en est inconnu mais le fait est connu. Voilà pourquoi le lin y afflue de toutes parts, non seulement de Belgique, mais aussi de France, de Hollande, d'Allemagne, de Russie. Des navires ou des trains l'amènent. Partout où porte le regard, il n'y a que du lin. Evidemment, on peut rouir ailleurs ; soit dans d'autres rivières, des ruisseaux, ou des puits ; même une prairie humide se prête à l'opération et il arrive aussi qu'on y étende du lin, mais le meilleur lin va à la Lys, « la rivière





d'or», comme le disent les liniers anglais qui habitent Courtrai.

Le lin est introduit entre des claies recouvertes de grosses pierres pourqu'il reste bien en-dessous de l'eau. Après quelques semaines, on le retire pour le dresser en faisceaux dans les prairies basses qui longent la Lys. A peine lui a-t-on donné le temps de sécher, que le voilà replongé dans un nouveau bain. Enfin on le laisse tranquille et l'on voit alors des milliers de faisceaux qui



sèchent entre Saint-Vaast et Deynze et des milliers d'hommes tirent leur pain quotidien de la plante précieuse. A sa sortie de la Lys, le lin a pris une couleur grise, que le soleil enlève, ensuite il blanchit.

Tous ceux qui gagnent ainsi leur vie ne la doivent pas uniquement au rouissage. Que non ! Il y en a beaucoup

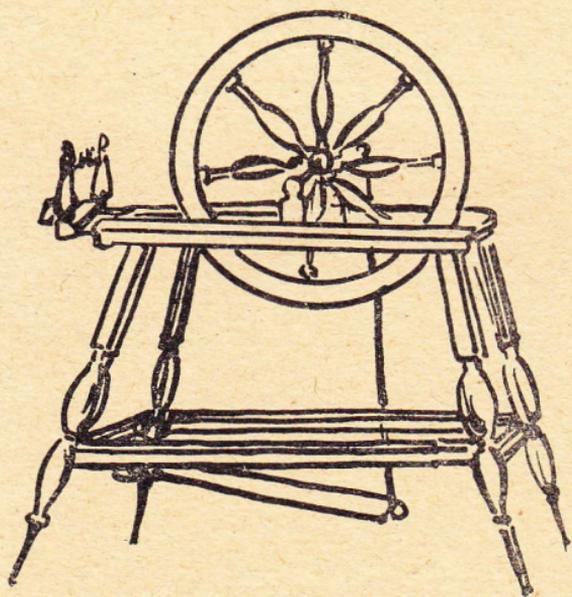
dont l'activité ne commence qu'après que toute l'humidité du bain a disparu, car il y a encore pas mal de choses à faire avant que le premier fil ne soit obtenu.

Il faut encore que le lin soit broyé ou macqué, sérancé ou tillé. La filasse s'est à vrai dire détachée par le rouissage, mais elle adhère encore à la tige. Le macquage ou broyage a pour objet de séparer la filasse de son enveloppe ligneuse ; celle-ci se brise vraiment soit sous une espèce de billot soit au moyen d'un marteau, les installations modernes utilisent une machine. Le sérancage et le tillage ont pour objet la séparation complète et le nettoyage parfait de la filasse par l'enlèvement de toutes les particules étrangères non encore éliminées. Ces opérations se traitent principalement dans les usines. Après quoi, le lin sera peigné et l'étoupe, cardée, ce qui veut dire que les fibres sont soigneusement et parallèlement allongées en rubans. Le long de la Lys, dans toutes les villes et villages un peu peuplés, de nombreuses usines ont été élevées dans ce but.

LES FILERIES.

Les historiettes et les contes bleus sont pleins de bonnes femmes qui filent et nous pensons bien que tous, vous aurez vu l'image d'un rouet. De vrais rouets ne se trouvent plus guère, que dans les musées d'antiquités. De nos jours on file bien plus vite qu'avec une roue.

Qu'entend-on bien par « filer »? Changer la filasse en fil.



Un rouet.

En tordant un peu d'étoffe ou de filasse entre vos doigts, vous obtiendrez, vous aussi, un fil. Ce faisant, vous filerez et c'est ainsi que les premiers fileurs agissent avec la filasse. Puis le rouet fut inventé. Le système était encore trop lent, mais du temps s'écoula avant qu'on ne trouvât

une machine à filer. L'inventeur se nommait Philippe de Girard et certains points de sa carrière méritent de retenir votre attention.

Philippe de Girard naquit en 1775 dans une ville de la France. Comme enfant déjà, il montrait une intelligence vive. Non seulement il apprenait bien à l'école, mais à ses heures de loisir, il confectionnait des outils divers. C'est ainsi qu'il agençait de petits moulins,

qui, mus par l'eau, tournaient rapidement. L'opinion de tous était que Philippe irait loin.

Lorsqu'il atteignit l'âge de quatorze ans, une époque tragique s'ouvrit pour la France. Une terrible révolution fit rage et la noblesse ainsi que de nombreux bourgeois durent fuir à l'étranger pour échapper à la mort. Le père de Philippe se rendit en Suisse avec le plus jeune de ses enfants. Voyager en nombre était trop périlleux, si l'on voulait échapper à l'attention des espions. Philippe et son frère passèrent au-delà des monts jusqu'en Espagne et se fixèrent pour un temps à Port-Mahon dans une des îles Baléares, où les jeunes garçons s'efforçaient de gagner leur subsistance en peignant des portraits. Les profits sans doute étaient fort maigres, car ils déménagèrent bientôt pour Livourne, en Italie, où ils montèrent une petite fabrique de savon. Philippe continua de se montrer un inventeur-né. A Livourne, le long d'une route, il observa des tailleurs de pierre et les prit en pitié à cause des grands efforts que leur coûtait la taille du dur granit. Le jeune garçon se recueillit, chercha... et façonna un outil à fendre les pierres. Dans la suite, lorsque la famille se retrouva réunie et comme le père Girard se plaignait de la mauvaise lumière qui éclairait son travail du soir, son fils imagina un meilleur système de lampe. Un peu plus tard, il produisit un dispositif pour extraire le sucre de la betterave.

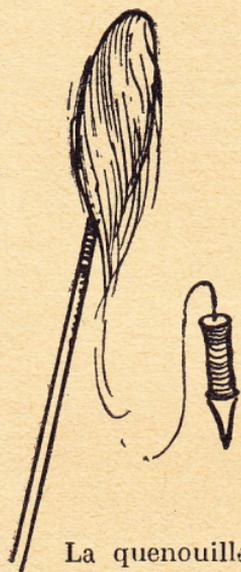
Entretiens Napoléon s'était élevé à l'empire et ce souverain défendit tout commerce avec l'Angleterre, parce que les Anglais étaient ses ennemis mortels. Toutefois l'Angleterre fournissait beaucoup de cotonnades dont la suppression se fit bientôt sentir. Si l'on avait pu hâter la fabrication de la toile ! De nouveau la question des fileries fut agitée et Napoléon promit une récompense d'un million à celui qui inventerait une machine à filer.

Le père Girard, un beau matin, lut cet avis dans son journal et, montrant l'article à Philippe, il dit :

— Voici pour toi.

Philippe, toute cette journée-là, se tint fort tranquille et, le soir venu, ne se mit pas au lit. Il passa toute la nuit à réfléchir... étudiant différents échantillons de lin... et le matin il descendit, pâle d'efforts mais les yeux rayonnants, pour se jeter au cou de son père, en jubilant :

— Le million est à nous, j'ai trouvé la machine ! Et vraiment Philippe ne s'illusionnait pas. Sur l'heure, il se mit à l'œuvre pour rassembler ce qu'il lui fallait. Toutes ses économies y passèrent et de nombreux fournisseurs de pièces, dont le jeune audacieux avait besoin, attendirent le règlement de leur compte ; Girard se promettait de



La quenouille

toucher certainement le million.

La fileuse s'acheva et Philippe monta une filature qui travaillait mécaniquement. Son rêve avait pris corps. Mais le million resta en l'air. L'empereur se débattait en Russie contre le froid, la faim et l'incendie. A Leipzig il fut battu, et ce fut l'exil à l'île d'Elbe. Il revint en France, mais pour aboutir à Waterloo, et Saint Hélène termina le tout. Le pauvre Philippe n'obtint jamais le prix de sa découverte. Toutefois ses créanciers n'en réclamèrent pas moins le paiement de leurs créances. Pour éviter la prison pour dettes, Girard, une fois de plus, dut quitter la France. Il s'enfuit en Autriche puis en Pologne, où, fidèle à son génie, il utilisa de nombreuses chutes d'eau pour mettre en mouvement des fabriques diverses. Finalement, en France aussi, on pensa à l'in-

venteur de l'appareil qui, en Angleterre, avait conduit l'industrie linière à un si haut degré de perfectionnement, car deux ouvriers de l'homme de génie avaient vendu aux Anglais le secret de leur maître. Ainsi après un exil de 21 années, Girard rentra dans sa patrie. Il monta encore une filature et perfectionna son outillage. Mais un dernier créancier surgit avec un compte datant de l'année 1815, et, Girard, ne pouvant pas s'acquitter, personne ne lui venant en aide, dut se cacher pendant un an encore pour échapper à la prison ; il allait avoir 70 ans, un âge auquel la prison pour dettes restait fermée. Mais ses forces étaient usées ! Oh oui ! il eut un magnifique enterrement et plus d'une ville érigea une statue à l'inventeur de génie, mais la carrière de Philippe de Girard montre une fois de plus combien la société se montre parfois d'une effrayante ingratitude envers ses enfants les plus méritants.

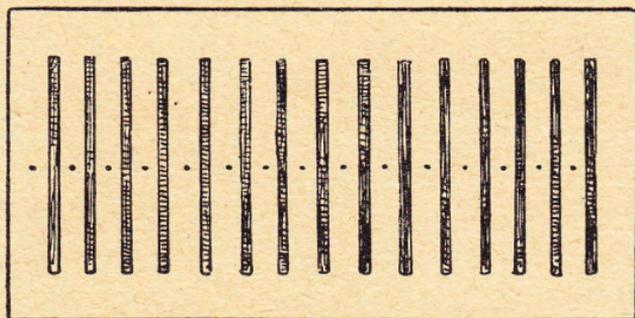
Exposer le mécanisme de la fileuse de Girard, avec ses nombreux perfectionnements, dépasserait vos moyens actuels de comprendre. Au moyen du rouet on ne fabriquait pas plus d'un fil à la fois ; les machines actuelles en produisent simultanément jusqu'à cent et tous de grosseurs différentes selon les numéros voulus.

Dans le temps, le lin était filé et tissé dans une même usine, et cela se fait parfois encore, mais la règle est que les filatures constituent des fabriques à part. La filasse se transforme donc en fil dans les filatures et quitte l'usine sous forme d'écheveaux. Sa couleur est grise. Parfois on blanchit déjà le fil. Pour les fins tissus, on se sert de fil gris et l'on ne blanchit que plus tard la toile.

Nous allons donc vous expliquer en quoi consiste le tissage proprement dit.

LE TISSAGE.

Bon nombre d'entre vous ont tissé. Vous riez? Et cependant c'est l'exacte vérité! Oui da, beaucoup d'enfants ont été des tisseurs ou des tisseuses. Où cela? Dans les jardins d'enfants. Qui d'entre vous n'a pas confectionné des nattes avec des bandes de papiers diversement colorés. Eh bien, tisser, c'est cela! Les bandes de papier



sont remplacées par du fil et votre natte deviendra le tissu. Il est bien entendu que dans les usines les procédés diffèrent, car la manière des jardins d'enfants serait beaucoup trop lente.

Examinez un peu avec attention un mouchoir ou un autre morceau de toile. Vous verrez que les fils courent les uns dans le sens de la longueur, les autres dans celui de la largeur. Le fil transversal passe alternativement au-dessus et en-dessous des autres.

A l'usine, on tisse au métier et tout s'y fait mécaniquement.

Et si, nous aussi, nous voulions tisser? Analysez la figure intitulée « Tissage improvisé ».

Placez sur une table deux bâtonnets (de longs crayons si vous le préférez) de telle manière qu'un bon bout dépasse. Fixez les parties qui reposent sur la table, au moyen d'un poids lourd, afin que les bâtonnets ne tombent pas. Prenez ensuite un morceau de carton et découpez-y des jours allongés comme le montre la figure. Entre les jours, il faut percer des trous. Maintenant vous attacherez un fil au bout extérieur (celui qui dépasse la table) d'un des bâtons et le passerez par le premier trou ; faites le tourner autour du second bâton, ramenez-le par le premier jour. Tournez le fil autour du premier bâton, traversez le second trou, tournez autour du second bâton, revenez par le second jour et continuez de même jusqu'épuisement des trous et des jours ; fixez définitivement le fil au premier bâton.

Ensuite, confectionnez, également dans du carton une des deux navettes représentées sur la figure. Entourez votre navette d'un fil. Et maintenant faites attention, car nous allons tisser ! Tirez en hauteur le carton découpé. Tous les fils qui passent par les trous seront soulevés et se placeront au-dessus des fils qui passent par les jours. Lancez à présent votre navette entre les fils de dessus et ceux de dessous. Et voilà placé le premier fil du tissu de la trame ; amenez ce fil tout contre votre premier crayon. Et en route pour la deuxième opération. Poussez votre carton ajouré vers le bas. Les fils qui passent par les petits trous sont cette fois en dessous de ceux qui passent par les jours. Lancez une fois de plus votre navette, mais en retour entre la double rangée de fils et vous aurez le second fil de votre trame ; amenez également ce fil aussi près que possible du premier. Après cela remontez le carton et passez la navette, puis baissez-le et repassez la navette. Poursuivez la série de ces mouvements et vous aurez un tissu.

Dans les tissages mécaniques, les mouvements sont les mêmes, mais on y procède avec des véritables métiers à tisser qui fonctionnent avec plus



L'industrie linière en Flandre.

d'ordre, plus de précision, plus de régularité et avec infiniment plus de vitesse.

Les fils qui passent par les trous et les jours sont appelés la chaîne ; le fil de la navette du tisserand s'appelle la trame. Le morceau de carton remplace les œillets ; les bâtonnets représentent les rouleaux dont le premier s'appelle l'ensouple.

Une partie des fils fournis par la filature va à l'atelier des ourdisseurs et l'autre partie, aux trameurs. Dans l'atelier d'ourdissage on tend les chaînes sur les rouleaux. Dans l'atelier des trameurs on enroule le fil aux navettes. Les rouleaux se fixent dans l'atelier de tissage sur les métiers. Les chaînes tour à tour s'élèvent et s'abaissent et à chaque mouvement la navette s'envole ou revient avec son fil de trame. Et c'est ainsi que se tisse une pièce de toile. Ce n'est plus la main, mais bien une machine qui accomplit ici tout le travail, et dans un atelier de tissage il règne un tapage assourdissant.

Dans les Flandres il se trouve encore beaucoup de tisserands à domicile. Du pied ils actionnent un levier qui soulève la chaîne, et de la main ils lancent la navette à travers les rangées de fils.

Le nombre des tisserands à domicile diminue d'année en année. Mais pas mal de petits paysans se font, en hiver, un revenu appréciable au moyen de ce métier.

Et maintenant, un mot encore sur l'inventeur de la machine à tisser. C'est là encore une mélancolique histoire.

Dans la dernière moitié du 18^e siècle, vivait à Lyon un ouvrier nommé Joseph-Marie Jacquard, qui gagnait sa vie dans une des nombreuses fabriques de soie de la région.

Il y avait un grand nombre de tisserands de soie dans cette ville française, on les nommait des Canuts. Beaucoup de ces Canuts étaient des enfants, qui passaient leur jeunesse dans des ateliers étouffants pleins de poussière. Le tissage se faisait dans des conditions défectueuses et les pauvres petits devaient prendre toute sorte de positions pénibles pour achever une pièce de tissu.

Jacquard pensait sans cesse au moyen d'adoucir le sort des Canuts. Ce moyen devait se trouver dans une meilleure machine à tisser. Beaucoup de ses nuits se perdirent en essais futils au détriment de son sommeil : malgré la fatigue du corps, l'esprit restait alerte. Sa maigre tirelire fut vite à sec.

La révolution, dont nous avons déjà parlé, éclata et Jacquard fut enrégimenté ! Il combattit à la frontière contre les Autrichiens et vit tomber son fils sous ses yeux ! Quelle ne fut pas la souffrance de cet homme qui avait déjà montré tant d'amour pour les enfants des autres ! Enfin il lui fut permis de rentrer à Lyon. Il y trouva sa femme réduite à la plus profonde misère. La malheureuse arrivait à peine à gagner une croûte de pain en tressant de la paille à chapeaux.

Quel retour et quel affreux récit pour la pauvre mère ! Jacquard retourna à sa fabrique où il peinait tout le jour. Mais alors que d'autres, le soir venu, cherchaient

dans le repos l'oubli de leurs fatigues, lui, veillait comme naguère, à la recherche de sa tisseuse mécanique ! Et Jacquard trouva ! Il vivait comme le plus pauvre, économisant jusqu'à son pain, pour réunir l'argent indispensable à la construction de sa machine. Enfin elle se trouva en état de fonctionnement. Un jour fut fixé pour apprendre aux ouvriers de sa fabrique à tisser sur son métier. Quel bonheur pour cet esprit entreprenant !

Mais le plus amer des désappointements l'attendait. Les ouvriers étaient massés devant la fabrique dans une attitude hostile, et, à peine eurent-ils aperçu Jacquard, qu'ils éclatèrent en menaces :

— A bas l'affameur, le traître ! Il s'est vendu aux patrons ! Il a inventé une machine à tisser qui nous enlèvera le travail des mains ! De plus grands bénéfices pour les maîtres, de la misère et la famine pour nous ! Honte au faux frère ! Au Rhône, le Judas ! C'est cela, à l'eau ! à l'eau !

Les ouvriers étaient exaspérés, croyant que la nouvelle tisseuse allait chasser les travailleurs de la fabrique.

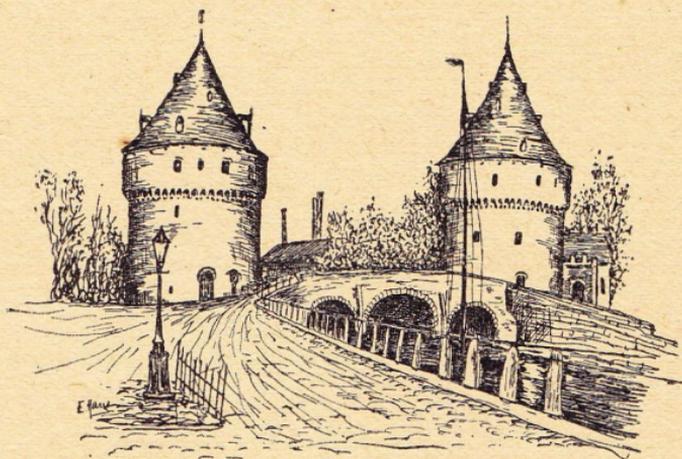
Le travail de plusieurs hommes ne pourrait-il pas être accompli par une seule machine ? Les Canuts le devinaient, mais ce à quoi ils ne pensaient pas, c'est que l'industrie, dès lors, serait susceptible d'énormes développements.

Jacquard fut entouré par une foule furieuse et sa vie fut vraiment en danger. La police arriva encore à temps pour le tirer des mains de la plèbe. Mais l'émeute n'arrêtait pas. Les autorités cédèrent aux exigences du peuple. La machine de Jacquard, le fruit de tant de privations, de tant d'études, de tant de veilles fut brûlée comme vieux fer sur une place publique de Lyon. Telle fut la récompense de ce noble cœur qui avait voué sa vie à l'élévation du peuple et surtout à l'amélioration du sort des enfants. Jacquard se réfugia à l'étranger. Plus tard

il fut rappelé en France. Le bandeau semblait tombé des yeux. On voyait combien ingrat et combien stupide on avait été. Et Jacquard se trouva à l'honneur. Il mourut à l'âge de 82 ans entouré du respect universel. Son métier à tisser fut amélioré et adapté à d'autres produits que la soie. Certes, nous lui devons une pensée lorsque nous visitons une tisseranderie.

* * *

Notre lin, maintenant, s'est transformé en tissu. Lorsque, pour le tissage, on s'est servi de fil gris, l'étoffe va au blanchiment. La toile de lin ou plus



Une vue de Courtrai.

simplement la toile, car tel est le nom que porte maintenant notre lin, est plongée dans des fossés contenant un acide analogue à l'eau de

javelle, pour être ensuite séché aux prairies. Elle en revient toute froissée et afin de l'aplanir, on la passe entre les rouleaux d'une calandre. Une calandre remplit donc l'office d'un grand fer à repasser et se compose de bacs remplis de pierres lourdes, qui appuient sur des rouleaux. La toile blanche est maintenant lustrée et peut être vendue. Des fabriques distinctes s'occupent généralement du blanchiment. On emploie également de la toile bleue pour les tabliers, les panta-

lons, les blouses, etc. Ces toiles-là passeront encore à la teinturerie, une autre fabrique encore, la plupart du temps. Le travail est donc fortement divisé. Le lin passe par une quantité de mains ! De la linière au rouissage, puis aux diverses usines qui vont le macquer ou broyer, et le sérancer, l'épurer, le peigner, le carder, et enfin le métamorphoser en toile grâce aux filatures et aux tissages. La suite a lieu au blanchiment et à la teinturerie.



La tour de Saint Michel
à Roulers.

Nous ne parlons ici que des manipulations les plus générales. Pour vous raconter comment dans les mouchoirs, les essuie-mains et les serviettes etc. se tissent les dessins les plus variés, ce ne serait pas encore le moment, car beaucoup de ces choses dépasseraient votre

portée. Mais ce que vous comprenez déjà, c'est la manière dont le lin se transforme en toile. Dans les Flandres l'industrie linière fleurit surtout à Gand, à Courtrai, à Roulers, aussi dans un nombre d'autres villes et même de villages. Dans les Flandres, le lin, toujours, a été une plante favorite. Ses habitants, le plus loin qu'on se le rappelle, connaissaient la fabrication de la toile. D'après une légende, l'industrie du lin aurait été introduite en France par des Flamands voire même, par les soins d'une comtesse flamande, qui avait épousé un duc de Bretagne. Notre comtesse voyait avec peine que les habitants de sa nouvelle patrie se couvraient de sales vêtements de laine. La laine était chère, d'où il suit que le port trop prolongé des habits ne favorisait pas la propreté. Mais les Bretons ne connaissant pas la toile, la

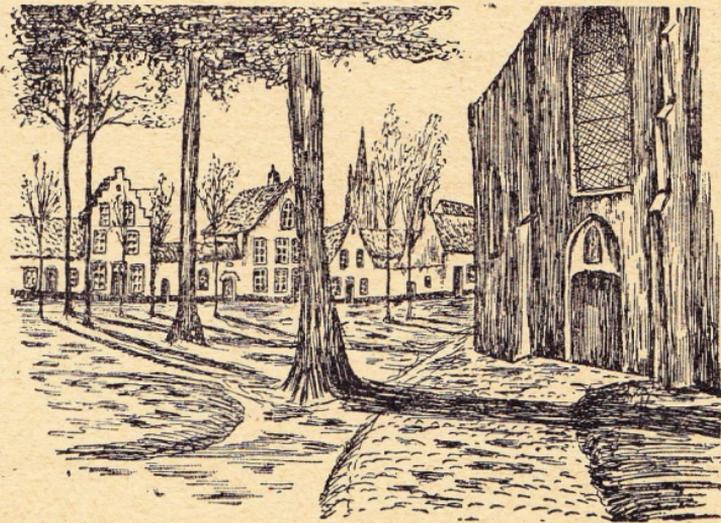
comtesse fit venir de la Flandre des filateurs et des tisseurs qui enseignèrent aux Bretons l'art de tirer la toile du lin. La réputation de la toile des Flandres a toujours été grande et ses débouchés continuent à être nombreux.

V.

LA DENTELLE.

On se sert également de fil de lin, de coton ou de laine pour faire de la dentelle. Bruges est, avant toute autre, la cité des dentellières. Voici ce que dit la légende.

Une jeune Brugeoise, par un bel après-midi d'hiver, se mit en route pour aller trouver son promis, qui habi-



Le béguinage de Bruges.

tait un village voisin. Le chemin passait par un bois dont les arbres, tout couverts de givre offraient en ce moment un spectacle somptueux. La jeune fille, pour ne pas perdre de temps, avait emporté son travail à l'aiguille, et, voyant cette magnifique parure du bois, elle voulut,

avec un fil, en imiter les si beaux dessins. Aussitôt elle se mit à l'œuvre. Et ce fut un succès. La jeune Brugeoise faisait de la dentelle ! Toutes les dames riches en voulaient, de cette dentelle, pour en rehausser leur toilette. La jeune fille dut prendre des aides et enseigner son art à d'autres et c'est ainsi que l'art de faire de la dentelle devint l'occupation quotidienne de beaucoup de Brugeoises.

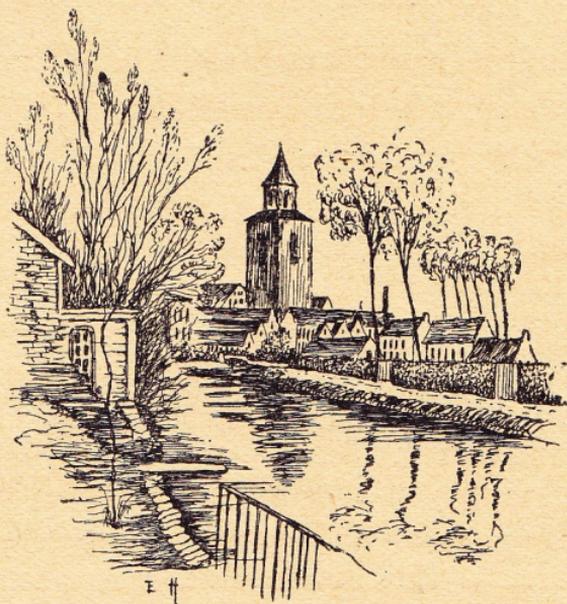
D'après une autre tradition ce serait une toile d'araignée qui aurait fourni à une jeune Brugeoise l'idée de faire de la dentelle. Son promis confectionna pour elles des fuseaux pour enrouler les fils.

La vérité est plutôt que le fin travail d'aiguille nous arriva en Europe des contrées levantines, mais la querelle subsiste quand il faut fixer « qui » de l'Italie ou de la Flandre en fit les premières reproductions.

Les Flandres produisent encore beaucoup de dentelle. Sur environ 48.000 dentellières belges, il y en a bien 44.000 qui résident dans la Flandre Orientale et l'Occidentale. C'est surtout dans nos villes déclinantes de Bruges et d'Ypres, qu'on voit beaucoup de femmes jeunes ou vieilles avec un coussin devant elles ; l'été dans la rue ; l'hiver, dans leurs maisonnettes. Sur ce coussin est fixé le patron de la dentelle proposée. Dans le patron sont fixées des épingles autour desquelles le fil est conduit. Le fil est enroulé sur de petites bobines ou des fuseaux. Les dentellières travaillent vite. Les fuseaux volent avec un bruit de grêle, les uns par dessus les autres et dans le bord supérieur du coussin, une légère bande de dentelle commence à poindre. A la campagne, aussi dans les chaumières et les petites fermes, de nombreuses dentellières travaillent. Le village de Wynghene, surtout, produit beaucoup de dentelle. Les ouvrières apportent leur ouvrage chez le marchand ou chez la marchande de

dentelle, qui le repassent à des négociants en gros. On les voit arriver à Bruges, le fin travail caché sous le manteau noir.

Il y a des écoles spéciales où les fillettes apprennent de bonne heure le métier de dentellière. Dans le temps, des milliers d'enfants flamandes ne recevaient pas d'autre enseignement. C'étaient de pâles fillettes, que celles qu'on apercevait dans ces écoles de dentelles, car, des heures entières, elles avaient à se tenir courbées, ce qui nuisait au développement de la poitrine et arrêtait la croissance. Ces enfants, par la suite, donnaient des femmes affaiblies, qui pour leur long travail ne touchaient



Les bords de la Lys.

qu'un salaire dérisoire. Et maintenant encore, il y a de nombreux abus ! Mais par bonheur des associations se sont formées pour la protection des dentellières.

En ces temps-ci, on produit beaucoup de dentelle à la machine. Votre mère vous décrira sans peine diverses espèces de dentelles, celles de Bruges, de Malines, de Bruxelles, de Valenciennes et d'autres, ainsi que les dentelles à l'aiguille, au fuseau, au crochet ; pour nous, nous voulions simplement vous indiquer un autre emploi du lin précieux.

VI.

Si l'occasion vous venait de pouvoir faire un voyage le long de la Lys, ne la laissez pas échapper. Promenez-vous sur les bords de notre petite rivière flamande, aux environs de Saint-Vaast, de Wervicq, de Menin ou de Courtrai, et voyez ce que le lin y apporte de vie, de mouvement et... de pain. Quel grouillement dans les prairies ! Voici des hommes qui poussent le lin au fond de l'eau, en voilà qui en ramènent à la surface, comme s'il s'agissait de noyés ou simplement d'immergés, pour l'étendre tout bonnement sur l'herbe ; et là encore, d'autres le dressent en faisceaux. Des chariots pleins de nouvelles récoltes approchent en craquant et en gémissant, d'autres s'éloignent avec leur charge de lin roui et séché.

Et du lin partout, dans tous les villages si pittoresques le long de la Lys, ou sur le penchant d'une colline ! Ecoutez ce bruit des machines qui s'ébranlent, et s'acharnent sur le pauvre lin pour le broyer, le déchirer et l'étendre. Et voyez, dans les villes, ces forêts de cheminées hautes d'où s'échappent les volutes noires d'une fumée qui tirebouchonne ; ce sont les cheminées des filatures, des tissages, des blanchisseries et des teintureries.

Le lin fait ici vraiment la richesse de la Flandre.

VII.

UN RIVAL DU LIN.

Le lin a trouvé un émule. Dans un pays étranger et lointain, une plante poussait qui, elle aussi, donnait un produit tissable et qui mit en péril la culture de notre

lin : c'était le coton ! Mais à l'usage, le lin se montra plus solide quoique beaucoup plus fin que la plante exotique. En somme, nous pouvons nous montrer contents de l'introduction du coton, qui nous procure des vêtements économiques en même temps qu'excellents.

C'est dans les vastes prairies de l'Amérique que croît le cotonnier dont la taille atteint près d'un mètre de hauteur. Il porte le long de ses tiges de petits fruits en forme de capsules, qui crèvent à leur maturité sous l'effort intérieur d'une espèce de ouate ou pluche. Rappelez-vous les flocons de nos peupliers qui sont, il est vrai, plus légers. Des hommes, des femmes et aussi des petites filles font la cueillette des capsules ou bulbes que l'on entasse dans des sacs ou des paniers. C'est l'époque du coup de feu sur la prairie et dans les plantations. Jadis, ce travail était exécuté par des esclaves, nègres et négresses, dont le sort était cruel sous la surveillance de brutes impitoyables. Lisez leur histoire dans « La Case de l'Oncle Tom ». L'esclavage a été aboli.

Dans la pluche cotonneuse se trouvent les graines. Celles-ci sont enlevées à la machine, et, toujours mécaniquement, le coton est pressé en balles cubant un mètre de volume. Puis c'est la mise à bord, la plupart du temps, en destination de l'Angleterre où se feront le filage et le tissage. A Gand, l'industrie cotonnière a pris également un grand développement et, de là, elle s'est étendue jusqu'à des localités telles que Eecloo, Lokeren, Deynze, Renaix, et d'autres.

Comment l'industrie du coton s'est fixée principalement à Gand ? C'est là une question que vous éluciderez sans peine lorsque nous vous aurons rapporté l'histoire de Liévin Bauwens.

Au 18^e siècle, l'Angleterre était seule à travailler le coton et ce monopole lui avait été assuré par la découverte d'une machine à filer dont l'inventeur, dit-on, était

un certain M. Highs qui baptisa son appareil du nom de sa fille, en le nommant « The spinning Jenny » (Jeanette la Meuse). Les Anglais se montraient fiers de leur machine ! Et leur avarice égalait leur orgueil, car nul n'était autorisé à emporter la machine à l'étranger, pas même les plans ! Il y avait pour le coupable, peine de mort ! Pas un navire ni bateau ne quittait la côte anglaise sans que des argousins du gouvernement ne vinsent fourrer leur nez partout, furetant dans les coffres et les caisses pour empêcher que le moindre organe de leur « Jenny » ne s'évadât à l'étranger.

A cette époque vivait à Gand un tanneur intelligent, qui, pour étendre ses affaires, avait envoyé son fils, âgé de dix sept ans, à Londres où se trouvaient des tanneries importantes. Liévin, à Londres, s'intéressa à autre chose encore qu'aux fosses à tanner et aux séchoirs ; il y admira les fileuses (les Jennies) et pensa aussitôt à son pays où les filatures continuaient de piétiner sur place avec l'antique et lent rouet. Il est vrai qu'avec « la Jenny » il n'y aurait pas à filer du lin, mais alors pourquoi ne pas introduire l'industrie cotonnière telle quelle ?

La Jenny, il est vrai, ne pouvait pas quitter l'Angleterre. Mais Liévin Bauwens se souciait peu de cette défense. Une invention ne doit pas rester la propriété exclusive d'une seule nation. Elle doit répandre ses bienfaits sur tous les peuples. Toutefois, Liévin comprenait du reste que la plus grande prudence lui était indispensable s'il voulait éviter le gibet.

Il fallut à notre Gantois plus que quelques mois pour mûrir ses projets. Son plan d'action ne se développa que lentement, et entre temps, Liévin passa plusieurs fois La Manche. Enfin, il se décida à l'exécution de sa dangereuse entreprise : il voulut introduire à Gand la fameuse Jenny. Le plus simple semblait d'emporter les plans d'une machine à filer. Mais les voyageurs, surtout les étrangers,

étaient soumis à des visites corporelles, de sorte que Liévin ne pouvait pas emporter les plans sur lui. Il eut recours à une ruse et fit construire une voiture légère, spécialité anglaise, dont les rayons de roue étaient creux. Ces rayons creux servirent de cachettes à ses plans. Il atteignit Gand sans encombres, espérant pouvoir faire monter une machine d'après ses plans. Hélas ! quelle déconvenue ! Les monteurs ne parvenaient pas à s'y retrouver.

Cependant Bauwens ne perdit pas courage. Il retourna en Angleterre et à Manchester ; il acheta dans le plus grand secret quelques fileuses mécaniques. Il les fit démonter et cacha les pièces dans des caisses remplies de denrées coloniales. Après quoi il embaucha à prix d'or une équipe d'ouvriers qui l'accompagneraient dans son pays. Une partie des caisses sous la garde de certains ouvriers, serait dirigée sur Hambourg. Bauwens voulait, avec le restant des caisses et une seconde équipe, s'embarquer à Gravesend. L'un des hommes s'appelait Harding et devait être contre-maître dans l'usine que Bauwens projetait de construire. Mais la femme de Harding ne pouvait se résoudre à quitter l'Angleterre et comme son mari n'écoutait rien, elle courut tout dénoncer à la police. Bauwens, prévenu à temps, se réfugia à Londres, s'enfuit vers un petit port de mer et s'embarqua. L'autre navire était déjà en route et arriva à Hambourg sain et sauf. Bienqu'une partie de sa machinerie fût perdue, ce qui en resta suffit à Bauwens pour faire confectionner de bonnes fileuses. En Angleterre, la fureur était à son comble ; Bauwens y fut condamné à mort et pendu... en effigie ; mais, esprit entreprenant, il ne s'en soucia pas. Non, toutes ses forces se concentraient sur sa fabrique de coton. Et c'est ainsi qu'il fonda les bases de l'industrie cotonnière qui fleurit à Gand et dans les Flandres. Sa ville natale reconnaissante l'élut comme bourgmestre. Bauwens faisait sans cesse des expériences pour perfec-

tionner l'industrie dont il avait doté ses compatriotes. Elles lui coûtèrent fort cher et le génial Gantois s'y appauvrit. Il partit alors pour la France où il ne cessa de donner des preuves de son intelligence peu commune, mais où ses embarras financiers le poursuivirent. Il mourut à Paris âgé de 53 ans dans l'année 1822. Sa statue s'élève à Gand.

Ce fut donc Liévin Bauwens qui introduisit en Belgique les fileuses de coton. Philippe de Girard fut l'inventeur des machines à filer le lin. C'est à Jacquard que nous sommes redevables de la machine à tisser. Voilà trois noms que nous ne devons pas oublier, trois hommes dont la carrière est pour chacun de nous, une source d'enseignement.

* * *

Le coton est également cardé ou peigné de manière que les fibres bien séparées se rangent parfaitement à côté les unes des autres. Puis viennent les opérations du filage et du tissage. Les tissus de coton sont beaucoup moins cher que ceux de toile. Vous reconnaîtrez sans peine des pièces de vêtement qui en sont faites.





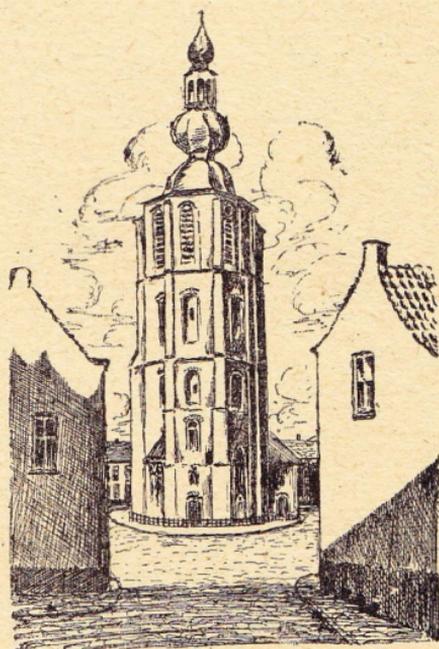
D'AUTRES TISSUS.

Un mot encore sur d'autres tissus. Au Pays de Waes, il croît beaucoup de chanvre, qui subit les mêmes manipulations que le lin : le rouissage, le macquage et ainsi de suite. Les fibres épurées se filent. Ces fils sont réunis en cordages — comme cela se fait à Zele — ou servent à tisser des toiles d'emballage, des sacs, des voiles pour bateaux et d'autres étoffes comme cela se pratique sur les bords de l'Escaut.

Le nord de l'Afrique et l'Inde nous envoient du jute, une plante également fibreuse et que l'on traite de même par le rouissage et l'épuration. Les tissus de jute servent à confectionner des sacs, des tapis, des rideaux lourds, des emballages.

Pour ce qui est de la laine, nous espérons vous en raconter bien plus, un peu plus tard. Vous savez que la laine nous vient des moutons, que l'on tond après l'hiver.

La laine, une fois lavée est dégraissée au savon. La laine lavée se peigne, s'étire, se file et se tisse en couvertures, en flanelles, en tapis et en bien d'autres choses encore.



La tour de Zele.
Le village des cordiers.